

Triptyque d'Italie

par Michèle Finck

1

Ephéméride de Paestum

Paestum. Syrinx de pins, de bambous et d'écume.
Les bleus marins font la roue avec des cris de paons.
Les montagnes prennent le large à voiles silencieuses
Vers la côte amalfitaine amarrée à la brume.
Au loin Capri se consume, invisible sauf au soleil du soir.
(Mais si visible le souvenir de nos ailes fragiles
Au-dessus des vignes d'Anacapri vers Monte Solario).

Le filmeur de nuages lévite sur la plage.
La mer dicte et commente l'écriture quotidienne
Avec la rumeur sourde des vagues et des remous.
Le vent arrache les pages d'angoisse et les déchire.
La mémoire souffle des bulles de savon vers le large.
Il y a en nous un dépôt de mort qu'il faut enterrer ici.

Poseidonia. Plus de deux mille cinq cent ans déjà
Que les temples tournoient au-dessus du crâne du temps.
Mais l'os maniaque creuse des trous avec une pelle d'enfant
Dans la poussière des têtes tombées des métopes de la peur.
Le chant du plongeur suspendu dans le vide entre vie
Et mort nous illumine un instant: ainsi la poésie.

2

Passages de nuages en Sicile

Isola di Capo Passero, pointe sud rude de l'Europe.
Fin du monde pour nuages migrants.
Profils de rocs rongés par le ressac. Au large,
Je fais la planche, île moi aussi, songe qui dérive.

- 233 -

Une mouette se pose au centre du nombril.
S'éclaire un nuage : phare vers quelle houle ?

Parfois la mer est si haute qu'on ne sait
Si on saute dans les vagues ou les nuages.

Notes de nuages, nids de silence.
Si solaires qu'y pousse le citron.

Noto, le baroque arraché au tremblement de terre.
Les têtes torsées du palais Villadorata
Sont les miroirs de pierres des nuages.
Sirènes, vieillards, sphinx, griffons: nos métamorphoses.

Buffets d'orgues des nuages vocalises
De Vivaldi éparées dans le ciel.

Pentes mystiques de l'Etna, gutturales, rosseliniennes.
A gravir quand l'ombre sombre des nuages les dévalent
Et que strident leurs crânes échappés des cratères.
Alors s'allument des visages dans l'ossuaire des rocs.

Prière aux nuages ce soir pour le cri d'enfant
De l'os sans dieu.

Taormina théâtre grec où les nuages derviches-tourneurs
Tournoient dans leurs rêves au milieu des acteurs.
Et toujours derrière les nuages un couteau
Prêt à disséquer les entrailles de l'amour.

Tarentelles de nuages pastels rythmées
Par les tambourins à rubans transparents des vagues.

Moelles de nuages à Syracuse où le théâtre et la mort
Gradins et nécropoles lévitent dans le bleu.
L'oreille de Denys, utérine, écoute l'arrière-gorge des tombes.
Duo la nuit à Ortygie, derrière le duomo où le dorique

Chante avec le baroque, deux hommes sur un pas de porte,
Viole et guitare , poussière d'or des sons.

La musique nous apprend à décalquer les nuages.

Courses de nuages derrière la voiture, spirales d'anges.
Et soudain, villa romaine del Casale, flûtes
De nuages dansant au rythme des dauphins en mosaïque.
Soir d'orage, motos de nuages pétaradant,
Piazza Armerina, in memoriam *Roma* de Fellini.

Nuages, nos traces de pas presque effacés dans l'air.

Traversée par un rayon de nuage,
À Modica, devant la *casa* de Quasimodo,
Alors qu'au fond San Giorgio flamboie.
Ed è subito sera.

Écume de nuages, déjà disparue.
Rien sur l'os que quelques bulles de salive
Laissée par la vague du baroque.

Pluie jusqu'à Agrigente puis glossolalie de lumière crue
Sur la Vallée des Temples. Nuages, architraves en vol.
Ils nous enroulent dans les voiles du temps que le vent arrache,
Laissant voir, quand nous marchons la nuit entre les temples
Illuminés, nos squelettes d'écume brûlés de trous noirs.

Nuages, arbres de vie dans le ciel torse.
Mues de quel dieu à venir?

Tu filmes les nuages. Je les filme en mots.
Nous nous rencontrons parfois à une bifurcation du ciel.

Pauvres nous serions sans l'improvisation des nuages
Qui nous apprennent à resplendir et à passer.

Percussions émeraude et mauves des vagues
 Sur la plage de dunes et de lys sauvages
 Heurtent contre la douleur et l'assourdissent un peu.
 Derviche-tourneur de la caméra tu planes
 Au-dessus des sables avec tes doigts de papyrus
 Et soliloque ailé face au cosmos.
 Des brouillards de chaleur tournoient autour des corps
 Ébréchés et en voilent les plaies argentées.
 L'écume recouvre les cruautés conjugales
 D'une traîne de mariée aérienne et légère.
 Nous mues d'eucalyptus parmi les coquillages morts.
 Nous vents dans les joncs enlacés, nous vents.

Vus de la mer les temples de Selinunte
 Voguent sur le temps avec leurs mâts doriques.
 Le vide hisse les voiles du ciel.
 Au loin le temple de Segeste lévite
 De calme dans les montagnes en vol.

Dégradés de douleur jusqu'au presque effacement
 Trompeur dans le lait bleu du large au soleil du soir.
 S'illuminent un à un les lys au-dessus desquels
 Nous nous penchons comme sur une mémoire étoilée
 Lointaine dont seul le parfum craille encore dans l'humus.
 Selinunte : l'os et le lys.
 Respire-le avant que le linceul fantôme
 De la lune rousse ne disparaisse dans la mer:
 Mirage comme nous un instant éclairé puis éteint.

J'écris pour quelqu'un menotté de douleur
 Qui regarde le noir se balafrer de rêves.

